L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 11 FEVRIER 1896. Fondée le 1er septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 323 rue de Chartres.

Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.

MARDI, 11 FEVRIER 1896

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

VENTES DE CE JOUR.

Bourse des Encanteurs.

Par Jas. A. Brennan—Deux cottages simples.

Par Geo. G. Friedrichs - Propriété de résidence coin Félicité et St-Thomas.

Par le Shérif—Au No 4700 de la rue Tchoupitoulas, le contenu, stock et installations du Mexican Soap Powder Manufactory.

Le bi-métallisme en Allemagne,

Les déclarations du prince Hohenlohe.

Il vient de se passer au Reichstad allemand une scène qui jette un jour nouveau sur la question du bi-métallisme ou plutôt de la frappe illimitée de l'argent. L'Allemagne est, elle aussi, très intéressée à une solution convenable de ce problème. Elle possède des terrains argentifères considérables. La production de l'argent s'élève à neuf pour cent de tout ce qui s'extrait de métal blanc sur le globe entier; elle doit donc travailler à ne pas laisser se déprécier une richesse qui est une de ses principales ressources.

Forcé de s'expliquer sur ce grave sujet, le Prince Hohenlohe, chancelier de l'empire, s'est exprimé nettement et n'a pas hésité à déplorer l'agitation qui se produit à ce propos. Il sent très vivement et très justement que plus on remuera cette matière, plus aussi on jettera de discrédit sur l'argent, plus il tendra à baisser de prix. Il est déjà assez difficile de le maintenir, pour la monnaie, au taux relatif de 16 pour 1, tandis qu'en réalité, dans le commerce, il ne vaut que la trente-deuxième partie de l'unité. Pourquoi cette dépréciation ? Parce que, depuis que l'on a établi le premier taux, celui de la monnaie, on a beaucoup extrait d'argent, et qu'il s'en est suivi une baisse correspondante dans le prix de ce métal. Toutes les fluctuations dont il a été l'objet, les baisses qui en ont été le résultat, ne pourraient que s'aggraver par la continuation de l'agitation et, surtout, par l'adoption du frappage illimité. Le chancelier ne craint pas de déclarer que la conséquence finale et fatale de ce mouvement serait de faire tomber l'argent monnayé au niveau du papier-monnaie, disons le mot, au niveau des assignats.

La situation actuelle crée d'énormes difficultés au commerce, à cause des incertitudes qui règnent sur la valeur réelle des moyens d'échange ; elle a encore un inconvénient qui n'est pas sans gravité ; elle encourage la contrefaçon, la fabrication de la fausse monnaie, qui est une plaies du gros négoce.

Le commerce allemand conserve son crédit, dit encore le Prince Hohenlohe, pour deux raisons : 1. Parcequ'il repose sur l'or, qui a toujours été et restera probablement toujours l'étalon monétaire ; 2. Parceque la quantité d'argent répandu sur les différents marchés, n'est pas trop abondante et n'excède pas les besoins des transactions commerciales.

On voit que, dans une situation à peu près identique à celle des Etats-Unis, l'Allemagne suit une politique parfaitement opposée à celle que nos bi-métallistes voudraient imposer au gouvernement de Washington. N'est-il pas intéressant de voir se rencontrer, sur le même terrain économique, deux administrations si dissemblables l'une de l'autre et marchant toutes les deux, sous des formes gouvernementales opposées et par des voies différentes, au même but : le maintien du crédit national ?

PETITES VÉRITÉS

Nous relevons volontiers notre tort sur celui qui a l'audace de nous le faire sentir.

Il n'est point d'affliction qu'un beau soleil ne diminue de moitié.

A dix-huit millions de lieues.

Un astronome américain très connu, M. Lowell, vient de faire une excursion sur la planète Mars et il s'est empressé de soumettre à l'appréciation de ses confrères français le résultat de ses recherches.

On se demande à quels moyens de locomotion M. Lowell a eu recours pour effectuer son voyage : Mars, tout en étant notre proche voisine—relativement—est encore à une distance moyenne de dix-huit millions de lieues et il faudrait à nos express, voyageant jour et nuit, plus de soixante ans pour la franchir.

Il n'y a d'ailleurs, que nous sachions, aucune voie ferrée pour relier les deux planètes et nul ingénieur américain ne s'est présenté jusqu'ici pour en briguer la concession.

Aussi M. Lowell n'a-t-il pas songé le moins du monde à s'embarquer sur ces vapeurs, véritables trains de tortues, appelés par nous des "rapides".

Il ne s'est pas davantage blotti dans le projectile d'un canon de neuf cents pieds de longueur pour se lancer dans l'espace à raison de deux mille mètres par seconde, comme l'aventureux héros de Jules Verne ; il lui aurait encore fallu quatorze mois d'un voyage dépourvu de confort, sans compter le chapitre désagréable des accidents.

Qu'a donc fait l'astronome américain ?

Il a fait construire, dans les montagnes de l'Arizona, à deux mille sept cents mètres de hauteur, dans une atmosphère supérieure au royaume des nuages, un observatoire à son usage personnel : de là, braquant sur la planète un objectif puissant, il a appelé à son aide la lumière et sa vitesse de soixante-quinze mille lieues par seconde.

Les clichés photographiques ainsi obtenus ont fourni de précieux éléments pour la connaissance de la constitution physique de ce monde voisin, qui offre avec celui que nous habitons à la fois tant d'analogies et tant de différences.

M. Lowell a réuni l'ensemble de ses observations sur un globe et a photographié ce globe : ces études confirment certaines théories déjà émises sur l'atmosphère de Mars : l'eau n'y circule pas comme dans la nôtre. Chez nous, le soleil fait évaporer l'eau des mers et des lacs, élève cette vapeur qui se condense en nuages, et ces nuages emportés par les courants aériens vont se répandre en pluies, lesquelles, après avoir pénétré le sol, donnent naissance aux sources, aux ruisseaux, aux fleuves, qui ramènent les eaux à la mer.

* *
*

Il en est tout autrement sur Mars. Là presque jamais de nuages ni de pluies : l'eau se condense à l'état de neige dans les régions polaires. La fonte rapide de ces neiges pendant l'été produit une inondation périodique sur les terres voisines et les continents. C'est alors que des lignes bizarres qu'on a dénommées "canaux" apparaissent plus visiblement, sans doute parce qu'une végétation foncée les borde de part et d'autre, ce qui les dessine dans une plus grande largeur. A cette période de fusion des neiges polaires et d'irrigation succède à une période d'évaporation : les canaux disparaissent, les inondations ont cessé ; les continents ont repris leur forme géographique. La vapeur d'eau, par des voies invisibles pour nous, est alors transportée de l'équateur aux régions polaires. Pendant que le pôle austral a vu décroître son immense calotte glacée, les neiges ont repris possession des régions boréales et s'y sont accumulées. L'été suivant les fondra à leur tour et reproduira le même cycle hygrométrique, très différent de celui qui régit la météorologie terrestre.

M. Lowell s'est attaché particulièrement à l'étude de ces "canaux" dont la disposition et les profils tirés au cordeau révèlent la main d'ingénieurs inconnus ; il conclut que ce système de triangulation a été certainement tracé par les habitants de Mars et suivant un plan judicieusement élaboré.

Les canaux de Mars ! Les habitants de Mars !

Cette hypothèse discutée si souvent en ces dernières années prend corps de plus en plus.

Si les Martiens existent réellement, de combien ils nous sont supérieurs ! et quels géants ce doit être ! L'œuvre d'un Suez ou d'un Panama est bien peu de chose à côté de ces canaux prodigieux larges comme des bras de mer, aussi longs que nos plus grands fleuves.

C'est là probablement qu'on retrouverait Micromegas, cet ancien habitant du pays de Sirius, dont Voltaire nous a raconté les voyages interplanétaires et qui avait, de la tête aux pieds, cent vingt mille pieds de Roi ; son collier de diamants était composé de pierres inégales dont les plus grosses pesaient quatre cents livres et les plus petites cinquante. Se promenant du côté de la Baltique, il vit quelque chose d'imperceptible qui remuait sur l'eau : il étendit la main tout doucement et prit, avec mille précautions, ce petit objet entre le pouce et l'index : c'était un vaisseau marchand de quinze cents tonnes.

Tels nous devrions nous représenter les habitants de Mars si des calculateurs, s'avisant que cette planète est plus petite que la Terre, n'avaient protesté au nom de l'ordonnance des choses contre une hypothèse qui met au compte de dame nature des "sauts" aussi disproportionnés.

* *
*

Une seconde supposition—plus simple et plus raisonnable, quoique aussi désastreuse que la première à notre amour-propre de terriens—admet également la supériorité de la race martienne sur la nôtre, en l'expliquant d'une manière plus conforme à l'évolution des forces naturelles :

"Le monde voisin, dit-on, est plus vieux que le nôtre de plusieurs millions d'années ; rien d'étonnant à ce que la science de l'ingénieur comme d'autres sciences sans doute y aient acquis à la longue un degré de perfectionnement insoupçonnable à nos académies."

Cette explication tend à s'introduire d'année en année dans le monde astronomique, et il ne lui manquera bientôt—il faut l'espérer—que la consécration de l'expérience.

Il est présumable que les astronomes de Mars ne sont pas moins préoccupés que les nôtres d'établir avec nous des rapports de voisinage ; ils y travaillent peut-être depuis des siècles et, leur civilisation très avancée mettant à leur service des instruments perfectionnés, des appareils géants, qui sait si M. Lowell ne rencontrera pas un de ces jours dans le champ de sa lunette l'appel de quelque télégraphe aérien, dont les grands bras, mis en mouvement par des Chappe martiens, nous inviteraient par signes à entrer en conversation ?

MADAGASCAR.

On télégraphie de Londres au *Daily Messenger* :

Des nouvelles de Madagascar viennent de nous parvenir. M. Engle, Norvégien, représentant de la maison Coster frères, a été, dit-on, assassiné à Tamatave.

D'après l'agence Havas, ce nouvel attentat contre la vie d'un Européen aurait été commis à Vatomandry, à 140 kilomètres au sud de Tamatave.

La dépêche, reçue par cette agence, est ainsi conçue :

D'après des renseignements qui sont parvenus ici de Madagascar, le mouvement contre l'oppression des Hovas, commencé avant l'occupation française, s'accentuerait en ce moment.

Des lettres datées de Tamatave annoncent qu'un détachement français avait été envoyé à Vatomandry pour disperser les rebelles et qu'un Norvégien, M. Engle, ainsi que plusieurs officiers hovas avaient été tués par les rebelles. Le mouvement révolutionnaire s'étend jusqu'au sud de Mananjary et il pénètre à une distance considérable dans l'intérieur.

Le 24 novembre, plusieurs villages du district d'Ambositra ont été brûlés. Un grand nombre de personnes et beaucoup de bestiaux ont été enlevés par les Sakalaves et par les Bares. Peu de jours après, le protectorat français était déclaré à Ambositra par deux officiers français.

Vers le milieu de décembre, le mouvement augmentait encore sur la côte de Vatomandry à Mananjary, où des bandes de brigands massacraient les Hovas, pillant et brûlant leurs propriétés.

Dans cette dernière ville, on dut organiser la défense et le gouverneur hova demanda aide à l'amiral français à Tamatave. Une canonnière française était attendue.

Les habitants indigènes de Mahanoro, pris de panique, cachaient tout ce qu'ils possédaient chez les Européens.

L'esprit de rebellion qui s'est emparé des populations soumises au joug détesté des Hovas à la fin de la campagne s'est malheureusement généralisé, ainsi qu'il était à craindre.

Les désordres qu'on signale dans les confins du pays betsiléo où les Bares indépendants auraient pénétré, les sanglantes représailles dont les territoires betsimisarakas sont aujourd'hui le théâtre, ne doivent être attribués qu'à l'abominable conduite de ces gouverneurs, de ces officiers hovas qui, depuis un siècle, exploitent, volent et torturent sans pitié ces populations inoffensives.

Les dernières correspondances reçues de Tananarive disaient que l'ordre était complètement rétabli dans l'Imérina et dans les contrées avoisinantes ; il avait suffi de quelques détachements envoyés dans la direction d'Arivonimamo pour mettre en fuite le Sakalaves et les fahavalos qui avaient profité du désarroi général pour venir piller les villages hovas situés près de leurs frontières ; il en sera de même sur la côte orientale. Les troupes de débarquement envoyées par l'amiral Bienaimé pour occuper Mananjary n'auront aucune peine à ramener les Betsimisarakas à la raison, car les Hovas, qui étaient restés dans ces contrées ou qui y étaient peut-être revenus après la chute de Rainilaiarivony, ont dû mettre en sûreté leurs précieuses personnes.

Il n'en est pas moins profondément triste qu'un Européen ait trouvé la mort dans ce conflit.

CURIEUSE RECETTE.

Des pommes de terre à la Robert-Macaire !

C'était l'autre jour l'anniversaire de la mort de Frédérick Lemaître.

A ce propos, rappelons la curieuse recette qu'a laissé Boulé, chef des cuisines des Tuileries, recette qui fut composée lors de la création du rôle de Robert-Macaire par Frédérick Lemaître, vers 1845.

A cette époque, les fils de Louis-Philippe allaient de très bonne heure au collège Henri-IV et déjeunaient avant leur départ.

Les pommes de terre ne manquaient jamais à ce repas.

Un jour, Boulé arrive en retard à la cuisine, vite il prend des pommes de terre et, comme le temps presse, il les met avec du beurre dans une casserole, et pour qu'elles soient plus promptement cuites, il couvre celle-ci de son couvercle.

Grâce à ce nouveau genre de cuisson, les pommes de terre, au lieu de se trouver sautées selon les règles, gratinèrent un peu, s'excorièrent et devinrent croustillantes.

A peine étaient-elles prêtes que le maître-d'hôtel descendit les chercher.

Il était temps....

—Enlevez ! s'écria Boulé tout content.

Et il ajouta, en faisant allusion à la pièce alors en vogue :

—Enlevez les pommes de terre.... à la Robert Macaire !

Mort d'un sculpteur célèbre.

On verra annoncée dans nos dépêches de ce jour, la mort de M. Jean Auguste Barre, sculpteur français.

Fils aîné du graveur bien connu Jean Jacques Barre, le défunt était né à Paris le 25 septembre 1811, et avait été l'élève de son père et de Cortot. Il avait débuté au salon de 1831, et ses œuvres, dont plusieurs en collaboration avec son plus jeune frère, furent remarquées. Parmi ses envois aux Expositions annuelles citons d'abord l'*Empereur*, buste marbre, et *Bacchia*, fille de Bacchus, statue marbre, appartenant à l'Etat. Ces sculptures reparurent à l'Exposition universelle de 1855, ainsi que les suivantes : le *Prince Napoléon*, buste marbre ; portraits bustes de *Mme Eugénie Doche* et de *Mlle Delphine Fix*, artistes du Théâtre-Français ; une statue et un buste de l'*Impératrice*.

Il a exposé ensuite : *Isidore Geoffroy-Saint Hilaire*, buste marbre, *Mgr Affre*, archevêque de Paris, statue bronze, destinée à la ville de Rodez ; portrait du comte de *Nieuwerkerke*, statuette, bronze argenté ; l'amiral Protet, statue bronze pour la ville de Shank-Hai ; la *Princesse Mathilde*, statue plâtre 1869 ; *M Edouard Dubuffe*, buste marbre ; le *comte de Nieuwerkerke*, buste bronze, 1870 ; *Berryer*, statue bronze pour la ville de Marseille ; portrait de *Mlle Schneider*, artiste dramatique, buste marbre 1874 ; *le Réveil*, statue marbre 1878 ; *Berryer*, buste marbre, pour le musé historique de Versailles 1879 ; *Fête d'Appolon*, médaillon bronze 1881 ; *Médaillon bonze*, modèle pour la pièce de 20 drachmes, à l'effigie de S. M. Georges Ier, roi de Grèce 1885 ; portrait de *Mme Jeanne Hading*, médaillon bronze 1886, sans compter un grand nombre de bustes ou de médaillons aux seules initiales. M. Jean-Auguste Barre a obtenu une médaille de 2e classe en 1834, une de 1re classe en 1840, et la décoration de la Lég on d'honneur le 16 juillet 1852.

Les défenseurs de Makallé.

Les dernières dépêches d'Afrique, parvenues à Rome, démentent les informations contradictoires et alarmantes relatives à la marche de la colonne du lieutenant-colonel Galliano.

D'après ces télégrammes, le messager envoyé par le général italien au ras de Makonnen est revenu au camp italien porteur d'une réponse à la lettre du général Beratieri, où le ras proteste de sa fidélité et de celle de Ménélik aux pactes consentis pour la libération de Makallé.

Tous les informateurs confirment que le bataillon du lieutenant-colonel Galliano a avec lui ses armes, ses canons et du matériel. Tous les hommes du bataillon sont bien traités. Le bataillon est disposé en carré dans le campement ; au milieu sont les officiers avec les blessés, les canons et le matériel ; le bataillon est entouré, suivant la coutume des Abyssins, par le corps d'armée du ras Makonnen, pour éviter que le bataillon ne soit en contact avec les autres corps d'armée, conformément à la garantie donnée par le ras Makonnen.

M. Felter raconte qu'au moment de la sortie du bataillon du fort de Makallé les soldats des autres ras étaient mécontents des conditions qui ont été stipulées et exaspérés par la longue résistance du lieutenant-colonel Galliano.

Les Choans, dont le camp est près d'Agula, doivent se diriger vers le Haussen et la colonne Galliano vers Ada-Aganius.

Les informations de Zella, dit l'*Opinione*, portent que le Choa et le Harrar sont complètement dégarnis de force militaire et que la panique y règne.

"Nous pouvons confirmer, déclare le même journal, que, jusqu'à présent, le général Baratieri dispose de 27,000 hommes autour d'Adigrat avec 40 canons. Dans six jours, il en aura 30,000 et disposera de 7,000 quadrupèdes."

D'après le *Popolo*, dix bataillons recevraient incessamment l'ordre de se tenir prêts à partir. Le bruit s'accrédite que la classe de 1875 serait rappelée pour combler les vides faits dans les garnisons d'Italie par les troupes envoyées en Afrique.

La France et le Vatican.

On croit pouvoir annoncer que le Saint Siège a définitivement agréé les candidats qui lui ont été présentés par le gouvernement pour les archevêchés d'Auch et d'Avignon, ainsi que pour les évêchés de Laval, Chartres et Nantes, et pour les sièges présentement occupés par les futurs archevêques d'Auch et d'Avignon.

Le conflit persiste en ce qui concerne la nomination de l'archevêque de Toulouse, le ministère maintenant le choix qu'il a fait de Mgr Fonteneau, archevêque d'Albi, pour recueillir la succession du cardinal Desprez, que le Pape voudrait, au contraire, donner au cardinal Bourret, évêque de Rodez

L'évêché de Nîmes, dont la vacance est très récente ne sera pas compris—du moins jusqu'à nouvel ordre—dans les prochaines promotions.

COSTUMES DE FEMMES.

La reine Victoria et le costume des femmes :

Les jardinières du parc de Kew, qui appartient à la reine Victoria, sont habillées en homme depuis quelques jours.

Elles ont remplacé leur corsage par une vareuse de drap, et leurs jupes par le *divided skirt*, le large pantalon à la zouave qu'affectionnent les *newwomen*.

Il y a donc maintenant des femmes qui portent culotte avec l'autorisation de Sa Gracieuse Majesté.

Inutile, n'est-ce pas, de dire quelle joie ce menu incident a causé dans les groupes féministes anglais partisans, pour la femme, du costume masculin.

Il est bon d'ajouter que ce sont des considérations d'hygiène qui ont motivé cette mesure. Les jupons avaient l'inconvénient de retenir l'humidité des gazons et garantissaient mal les jambes des jardinières contre le contact des épines.

FREDERIC FEBVRE.

UN SOUVENIR.

A propos de Frédéric Febvre, dont est annoncée la publication des *Mémoires*, qui se souvient aujourd'hui du duel qu'eut en 1860 le vice-doyen de la Comédie-Française, alors acteur au Vaudeville, avec Albert Wolff ?

Ce dernier, qui était un adversaire résolu du combat singulier, qu'il trouvait une convention absurde, jugeait que lorsqu'une rencontre était inévitable, les conditions en devaient être des plus sévères. Aussi demanda-t-il à ses témoins d'être très fermes sur ce chapitre :

—Je veux un duel sérieux, leur dit-il, ou pas de duel du tout !

L'arme choisie fut le pistolet. Les adversaires, placés à vingt pas, devaient marcher l'un sur l'autre et tirer à volonté. Le nombre de balles à échanger n'était pas limité. Il fallait un résultat

On se rencontra dans le parc de Bondy. Ce fut très dramatique.

Au signal convenu, Albert Wolff, le bras tendu, le pistolet à hauteur de l'œil, s'avança sur son adversaire. Febvre tira à quinze pas environ et manqua. Wolff, s'arrêtant alors et visant longuement, fit feu. La balle brûla le col de l'acteur, dont la ferme attitude fut particulièrement remarquée durant cette épreuve.

Les témoins estimèrent que c'était suffisant et remirent les pistolets dans leur boîte.

Le soir même, Frédéric Febvre jouait au Vaudeville, dans la première de *Sheridan*, où il remporta un des plus beaux succès de sa carrière.

Les témoins de cette rencontre, qui fit un bruit énorme, étaient MM. Henri Rochefort et Gustave Naquet, pour Albert Wolff ; Adolphe Belot et Raymond Deslandes, pour Febvre.

Ce dernier et M. Rochefort sont les seuls survivants de ce drame, déjà vieux de trente-cinq ans !

LE GENERAL BOURBAKI.

Le nom du général Bourbaki a reparu dans la presse pendant cette dernière quinzaine : on a été surpris de la maladie du brillant soldat d'Afrique et de Crimée. Beaucoup le croyaient mort ; de fait il était bien oublié ; on a entendu demander s'il ne s'était pas tué en voyant la situation désespérée de l'armée de l'Est !

Le général, cependant, est bien vivant, il figure à l'*Annuaire* en tête des généraux du cadre de réserve, car il n'a pas bénéficié de la faveur accordée aux généraux ayant commandé en chef devant l'ennemi, d'être maintenus en activité. Il a quatre-vingts ans aujourd'hui.

Son nom s'est imposé à l'heure même où reviennent, poignants, les souvenirs de l'armée de l'Est commandée un moment avec tant de bonheur par le général, mais qui si misérablement disparut dans les neiges du Jura, en cettre tragique semaine du 25 janvier au 1er février 1871, presque comparable par ses horreurs à la campagne de Russie. Le martyre fut moins long qu'en 1812 ; il ne fut pas moins douloureux. Par la convention des Verrières, assurant l'entrée en Suisse, et par le combat de la Cluse, prennent fin les anniversaires de l'année terrible, que les manifestations allemandes ont rendus si pénibles pour les Français.

Pourtant, leurs adversaires d'alors trouveront difficilement dans ces souvenirs une éclatante victoire à commémorer. C'est par des succès répétés que la guerre sur le Doubs a repris ; sans un redoublement de ce terrible hiver, l'attaque contre Héricourt aurait abouti et Belfort était délivré. Le froid a plus fait que l'ennemi et, à l'heure fatale où la pauvre armée française a franchi la frontière, les troupes chargées de défendre le défilé de la Cluse pour protéger le passage repoussèrent les Allemands en leur infligeant des pertes sensibles. Cette dernière bataille fut donc une victoire ; l'anniversaire a été célébré le samedi, 1er février.

Pendant que le 18e corps relevait ainsi l'éclat des armes françaises et prouvait qu'on eût pu vaincre, au moment même où se produisait un désastre comparable à Metz et à Sedan, d'autres fractions de l'armée montraient que la retraite sur les portions du territoire soumises à l'armistice était possible ; nombreux furent les corps réguliers parvenus à Gex et à Saint-Claude, plus nombreux encore les petits détachements se refusant à une retraite facile chez un peuple ami pour gagner la terre française où l'on pouvait se reformer.

Cette retraite est peu connue dans le grand public ; le cataclysme au milieu duquel se perdit l'armée de Bourbaki se produisit pendant la commotion de la chute de Paris et de la retraite de Chanzy. Les généraux, les chefs d'état-major, en racontant ces derniers jours d'une armée, ont plus songé à expliqué leur conduite qu'à raconter les misères dont ils furent témoins. Il fallait, d'ailleurs, coûte que coûte, échapper à l'ennemi : chacun allait de l'avant, sans s'émouvoir des misères et des souffrances des soldats, sans les voir parfois.

Celles-ci furent terribles ; dès la première heure on put deviner l'issue de cette marche sur Pontarlier, faute capitale de chefs trop peu confiants dans leurs troupes. Même après Héricourt, même après Clerval, même après l'abandon des rives de l'Ognon et du Doubs, on avait encore dans l'armée des éléments assez solides pour faire une trouée et gagner les plaines de la Saône, aux ressources abondantes, au climat plus doux. On y comptait dans l'armée ; chaque jour les reconnaissances tentées annonçaient l'espoir d'une marche en avant, mais aux premiers coups de feu on se repliait. Aussi, lorsqu'on dut se retirer vers les sommets neigeux, cette retraite, semblable à une fuite, abattit les énergies.

UNE LETTRE D'ARTON.

On a dit qu'Arton avait été prévenu, à Bucarest, de l'arrivée imminente des agents du gouvernement, et qu'il avait pu ainsi leur échapper. M. Ribot a toujours prétendu que c'était là le résultat d'une trahison de la part d'un fonctionnaire.

Quoi qu'il en soit, on assure aujourd'hui que M. Ribot a entre les mains une lettre d'Arton datée des premiers jours qui ont suivi la chute du cabinet Loubet. Dans cette lettre, Arton déclare que, depuis la chute du cabinet Loubet, il ne se sent plus en sécurité, qu'il n'a plus confiance et que, par conséquent, il rompt toutes négociations et va se mettre en sûreté.

On affirme que cette lettre existe : on ignore comment M. Ribot se l'est procurée. Ce qui est certain c'est qu'elle constituerait sa meilleure défense.

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

NOUVELLES ETRANGERES.

Mort du Sculpteur Français Jean Auguste Barre.

Paris, 10 février—Jean Auguste Barre, le sculpteur français distingué, est mort. Il était né à Paris le 25 septembre 1811.

Un chemin de fer dans l'Equateur

Presse Associée.

New York, 10 février—Le correspondant de Quito, Equateur, du "Herald" écrit qu'un des premiers projets dont s'occupera la convention nationale de mai prochain est un traité commercial avec l'Espagne, pour la construction d'une ligne de chemin de fer entre Ibarra et Pailon. Si la convention approuve le projet, les travaux commenceront immédiatement.

Le correspondant de Guyaquil, Equateur, dit que le général Flores essaie d'organiser à Hayti, Pérou, une expédition contre le président Alfaro. Il ajoute que le général compte sur le soutien de l'ex dictateur Ventimilla.

Le ministre vénézuélien est parti pour Quito.

Question réglée entre la France et le Chili.

Presse Associée.

New York, 10 février—Dépêche de Valparaiso, Chili, au *Herald* :

Votre correspondant est informé que le ministre des affaires étrangères du Chili et le résident français à Santiago de Chili ont conclu un arrangement par lequel les réclamations de citoyens français contre le gouvernement chilien sont réglées pour une somme de cinq mille livres-sterlinge.

On estime que c'est une faible somme, étant donné le montant des réclamations présentées. Elles avaient été faites pour de prétendus dommages subis par des français résidant dans la république du Chili.

La conversion du prince Boris et le Pape.

Presse Associée.

New York, 10 février—Une dépêche de Rome, datée du 9 février, dit que le correspondant du *Herald* a eu une conversation avec un des cardinaux les plus influents au sujet de la conversion du prince Boris à la religion grecque.

Le prélat déclare que c'est un crime honteux qui entraîne strictement l'excommunication des auteurs.

Toutefois, le pape a abandonné son intention d'excommunier publiquement le prince Ferdinand

Formidable Insurrection à Formose.

Presse Associée—

St-Pétersbourg, 10 février — Une dépêche de Vladivostock au *Novoe Vremya* annonce que l'insurrection contre les Japonais prend de grandes proportions à Formose.

On annonce que dix mille rebelles opèrent contre Tamsio, Suncho et Kusin.

Les lignes de télégraphes et de chemins de fer sont coupées, et on ajoute que les insurgés combattent avec un grand courage. La situation est donc sérieuse.

Le gouverneur général Cajama est malade ; il sera remplacé par Saigo, le ministre de la marine du Japon.

AUX ILES SANDWICH.

L'Envahissement des Japonais.

Les Craintes des Membres du Gouvernement.

Presse Associée

San Francisco, 10 février—Julian D. Hayne, éditeur la *Revue Mensuelle* d'Hawaii publiée à Honolulu, est arrivé hier à San Francisco par le vapeur Australia.

Il est très pessimiste à l'égard du gouvernement actuel d'Hawaii, et il dit que les Japonais deviennent si nombreux et si fermement établis que les îles sont en danger de constituer bientôt les avant-postes du Japon.

Les trente hommes qui se sont posés en 1893 comme les pères de la jeune république, et qui se trouvent au commencement de 1896 les seuls soutiens du gouvernement provisoire sont très inquiets.

Je dis gouvernement provisoire parce qu'il est un insuccès complet au point de vue des efforts tentés pour réconcilier les natifs avec la privation des droits électoraux.

Avec l'attitude agressive soudaine des résidents japonais et la position indépendante prise par les agriculteurs chinois, la situation n'est guère rassurante.

Le gouvernement est comme une maison de commerce menacée de la banqueroute. La crise ne peut être retardée longtemps Le déficit mensuel est de $40.000, et le peuple perd rapidement confiance dans les détenteurs du pouvoir.

M. Hayne n'a pas été très touché de la clémence du président Dole et de ses associés.

Les journaux d'Europe et des Etats-Unis, fait-il observer, se sont grandement mépris sur la magnanimité du chef exécutif d'Hawaii, à propos du soi-disant pardon accordé aux condamnés politiques, par exemple. La vérité est qu'aucun pardon n'a été accordé. Quelque chose de similaire à l'ordre de quitter le territoire anglais a été la mesure prise. Tous les prisonniers sont partis ; ils ont été libérés en cinq groupes, le premier le 4 juillet 1895 et le dernier le 1er janvier 1896.

Mais l'avocat de l'oligarchie a informé les prisonniers, au moment de leur mise en liberté, qu'ils pouvaient être arrêtés sans notification et sans mandat, au gré du gouvernement. Je rapporte ces paroles, dit M. Hayne, aussi bien que je puisse me les rappeler.

Je considère le cas de la reine, continue-t-il, comme exactement semblable. Elle a été également "pardonnée," mais elle est tout autant prisonnière dans sa résidence qu'auparavant. Et pour indiquer l'esprit qui anime les trente tyrans, il doit être ajouté qu'ils ont donné pour gardien à la reine ce Wilson qui a faussement prétendu être son amant quand elle était au pouvoir, et qui n'a rien épargné pour mettre en circulation dans le monde le bruit qu'après avoir obtenu de nouveau sa liberté d'action elle a repris ses pratiques honteuses d'autrefois.

Revenant à la question Sino Japonaise, l'éditeur déclare que le problème posé à Hawaii est du caractère le plus grave. Si les choses continuent du même train, elles ne peuvent avoir d'autre résultat que l'annexion des îles par le Japon.

Le ministre des Etats-Unis à Honolulu.

Presse Associée.

San Francisco, 10 février—Des avis adressés d'Honolulu à un journal de San Francisco établissent qu'à moins d'excuses offertes par le secrétaire Olney pour les agissements du ministre des Etats-Unis à Hawaii, M. Willis, les autorités pourraient bientôt remettre ses passeports à ce dernier.

Le trouble est le résultat d'une invitation envoyée par le ministère des affaires étrangères aux membres du corps diplomatique pour participer à la fête nationale du 17 janvier, l'anniversaire du renversement de la monarchie.

M. Willis refusa l'invitation sous le prétexte que le président Cleveland n'approuvait pas la façon dont la monarchie fut renversée.

Le Parti des Jeunes Turcs.

Presse Associée.

Constantinople, 10 février—Une activité nouvelle est remarquée dans le parti des jeunes Turcs, et la police prend, en conséquence, des mesures énergiques pour prévenir des désordres. Plusieurs chefs du parti ont été arrêtés samedi, entre autres Mahmud Bey, fils de Makhtar Pacha, le commissaire Ottoman.

Beaucoup de jeunes Turcs et d'autres personnes sont mécontents du rapprochement récent entre la Russie et la Turquie.

Birdie Sutherland accepte $25,000.

Presse Associée.

Londres, 10 février—Le procès intenté par Birdie Sutherland, une danseuse bien connue, à l'honorable Dudley Churchill Majoribanks, fils aîné du baron Tweedmouth et lieutenant dans le quatrième bataillon des *highlanders* d'Argyll et du sud, en réclamation de $100,000 de dommages pour rupture de promesse de mariage, qui devait se plaider aujourd'hui devant le juge Russell et un jury spécial, n'a pas été appelé, et l'affaire a été réglée en dehors des tribunaux.

Mademoiselle Sutherland, qui avait refusé $15,000, a retiré son action en dommages contre versement d'une somme de $25,000.

On comptait sur des dépositions intéressantes. Sir Edward Clarke, Q. C. M. P., ancien avocat-général, avait été engagé par Mlle Sutherland comme conseil, et Henry Asquith, ancien ministre de l'intérieur, devait défendre M. Majoribanks.

On estimait que les débats rouleraient sur le point de décider si le défendeur était majeur quand la prétendue promesse de mariage fut faite.

Mlle Sutherland, née Watkins, n'étant pas majeure, avait intenté son procès par l'intermédiaire de son père, un ancien employé de la Banque d'Angleterre.

Le règlement de l'affaire en dehors des cours a désappointé beaucoup de personnes.

Une foule immense s'était assemblée en prévision de ce qui semblait devoir être un procès à sensation. Mais au désespoir de beaucoup, les débats ont été soudainement interrompus par une conversation à voix basse entre Mlle Sutherland, son avocat et le juge Russell, qui a ensuite annoncé que l'affaire Sutherland contre Majoribank était réglée sans l'intervention du tribunal.

Départ de M. Cécil Rhodes.

Presse Associée.

Londres, 10 février—L'honorable Cecil Rhodes, ancien premier ministre de la colonie du Cap, est parti aujourd'hui pour Buluwayo.

Le départ de M. Rhodes s'est accompli sans bruit. Il se rend dans l'Afrique du sud par voie du canal de Suez.

Le duc d'Abercorn, président de la compagnie de l'Afrique du Sud, et quelques amis ont seuls assisté à l'embarquement de M. Rhodes.

On estime qu'il reviendra à Londres en juin prochain, pour le jugement du docteur Jameson.

Le départ subit de M. Rhodes pour l'Afrique du sud a causé une grande surprise, dit-on, au ministère des colonies.

Le *Pall Mall Gazette* déclare cette après-midi que M. Rhodes est parti pour prévenir toute tentative de la Chambre des Communes de s'opposer à son départ d'Angleterre.

NOUVELLES AMERICAINES.

EDWARD F. UHL.

Le nouvel ambassadeur à Berlin.

Presse Associée.

Washington, 10 février—Le président a proposé aujourd'hui la nomination de Edward F. Uhl, du Michigan, sous-secrétaire d'Etat, au poste d'ambassadeur et de ministre plénipotentiaire extraordinaire des Etats Unis en Allemagne.

A moins d'anicroches dans le programme, la nomination de M. Uhl sera soumise aujourd'hui à la sanction du sénat.

On a reçu à Washington l'assurance formelle que l'envoi de M. Uhl à Berlin sera très agréable à l'empereur Guillaume.

M William W. Rockhill, troisième sous-secrétaire d'Etat, sera nommé à la place occupée dans le gouvernement par le nouvel ambassadeur.

En conséquence, il est probable que la position de M. Rockhill sera ensuite occupée par un autre employé du gouvernement : soit par M. Dreidler, chef du bureau diplomatique, soit par M. Edward A. Renick, clerk en chef du département.

Plus tard—Les membres du Sénat, réunis en séance exécutive, ont sanctionné la nomination de l'honorable Edward F. Uhl au poste d'ambassadeur des Etats-Unis à Berlin.

—Edward F. Uhl, qui vient d'être nommé ambassadeur des Etats-Unis en Allemagne, à la suite du décès de l'honorable Thomas F. Runyon, est né dans l'état de New York il y a cinquante-quatre ans.

Le Président Cleveland le nomma sous-secrétaire d'état en 1893.

M. Uhl est très riche et a montré un grand tact diplomatique dans l'incident de l'Allianca, qu'il a conduit à une conclusion satisfaisante.

Il fut le candidat du parti démocratique dans une élection sénatoriale, mais il échoua. (N. D. T.)

Le Carnaval Pugilistique.

Presse Associée.

Washington, 10 février—Si les organisateurs de la bataille entre les pugilistes Fitzimmons et Maher tentent de s'introduire sur le territoire du Nouveau Mexique, le gouvernement les préviendra à tous hasards.

L'avocat-général Harmon s'est exprimé ainsi ce matin : S'ils se battent sur un territoire des Etats-Unis, nous les poursuivrons jusqu'aux entrailles de la terre, s'il est nécessaire, pour les traduire devant la justice.

L'opinion à Washington est que le gouverneur Culberson interdira certainement la bataille dans le Texas, et il a, sans aucun doute, assez d'influence sur les autorités du Mexique pour l'empêcher dans ce pays.

On sait que le gouverneur Culberson s'est rendu à la frontière pour diriger en personne les mouvements de la milice, s'il est nécessaire de l'appeler pour empêcher la bataille dans le Texas, dont le gouvernement assumera la juridiction du territoire en litige pour l'occasion.

Si la place de la bataille est positivement connue, les autorités de la juridiction pourront arrêter les participants avant une infraction à la loi.

Conférences de Mme Chant.

Presse Associée.

Chicago, 10 février—Mme Laura Ormiston Chant, une conférencière anglaise très connue, arrivée samedi soir à Chicago, a parlé trois fois pendant la journée de dimanche.

La première fois, au matin, à l'église du Centenaire, elle a traité des maux d'une grande ville et de ce que pouvaient accomplir les églises à ce sujet ; la deuxième fois, l'après-midi, dans Unity Church, elle a parlé de l'idéal, au ciel et sur la terre ; enfin, la troisième fois, le soir, à l'église St-Paul, sur les déductions tirées de l'œuvre de salut à Londres.

La foule était nombreuse dans chacune de ces églises, et les assistants ont été très impressionnés de l'ardeur de Mme Chant dans la tâche qu'elle a entreprise, ainsi que de la puissance et de la beauté de ses arguments sur les sujets qu'elle a étudiés toute sa vie.

Mort d'un représentant du Texas.

Presse Associée.

Washington, 10 février—William H. Crain, représentant le onzième district du Texas depuis le quarante-neuvième Congrès, est mort à sa résidence de Washington ce matin à quatre heures.